

La répétition (Próba chóru) par Agnieszka Kumor

Officiellement, Ludka partait vivre chez ses cousines. Depuis la fin de la guerre, les trois filles de l'oncle Yann habitaient dans la ville voisine de Bialystok. Mais la véritable destination de son voyage était la capitale. Sa vie n'était plus ici, mais là-bas, Ludka en était persuadée. Sa mère l'avait compris bien avant elle. Héléna avait rêvé d'entrer au conservatoire, mais dut se contenter de chanter à l'église. Le père de Ludka accepta la décision de sa fille sans rien dire. Des années plus tard, elle avait réalisé son propre drame. Le père de la jeune femme détestait le travail dans les champs. Pour pouvoir en vivre, il aurait fallu faire des études et posséder plus de terre, des hectares de terre ! Or, de son père à lui, il n'avait hérité que ce lopin de terre qu'il cultivait avec obstination contre la collectivisation forcée. Il aimait, certes, les défis techniques et en résolut plus d'un, passant des nuits blanches dans son atelier. Mais de là à déposer un brevet, l'idée ne lui avait même pas traversé l'esprit. Le régime communiste imposé à son pays après la guerre n'inspirait que sa méfiance. Devenu misanthrope, il admirait pourtant sa fille. Elle réussirait là où lui avait échoué.

Ludka demanda son inscription à l'université pour suivre des études littéraires et elle fut admise. Le système encourageait l'ascenseur social des jeunes ruraux. Mais au fond d'elle-même, la jeune femme n'avait pas la moindre idée que faire de sa vie. Le théâtre, peut-être... ? Sa mère aurait adoré. Pour elle, la scène rimait toujours avec la liberté. Ludka le savait et comptait voir sa première véritable pièce de théâtre dès son arrivée à Varsovie. Vivrait-elle ce que la vie avait refusé à Héléna ? Non, elle ira plus loin. S'il y avait une chose dont elle était certaine, c'était cela. « *Libre, enfin libre !* », murmura-t-elle sa comptine.

Le sentiment d'euphorie qui l'avait saisie l'instant précédent disparut aussi soudainement. La boule au ventre resta en revanche. Ludka chercha une pastille à la menthe dans sa poche. Point de pastille, mais trouvé un petit bout de tissu effiloché. C'était tout ce qui restait de son joli manteau brodé, victime de l'attaque d'un chien enragé. Son gri-gri contre le mauvais sort. Un souvenir du traumatisme vécu deux ans auparavant la hantait encore. Il fallait que cela cesse. Elle le devait à cette jeune femme qui se tenait là, sa valise en carton dans une main, et dans l'autre son manteau d'été. Prête à partir. Briser cette carapace de confort et de paresse qu'elle s'était fabriquée n'était pas chose facile. Pourtant il le fallait. « *Personne ne décidera de ma vie, ni de celle de mes proches, comme cette bande de voyous à l'époque* », pensa-t-elle. La peur. Une peur panique à l'idée d'affronter son destin s'alluma en elle, puis s'évanouit pour toujours. Elle trouvait enfin sa voie, elle en était convaincue. Son malaise disparut aussitôt. Et si un jour elle devait regretter sa décision, elle n'aurait à s'en

prendre qu'à elle-même.

Ludka prit la place à l'avant. Le chauffeur observait avec lassitude les derniers passagers monter dans le bus. Un vieux camion britannique aménagé pour transporter les personnes assurait des liaisons entre les communes de la région. Sans réfléchir, la jeune femme se pencha en avant et sortit sa main à travers une fenêtre ouverte. Elle attendit que le vent s'empare de son amulette et l'emporte au loin dans l'air chaud de l'après-midi. Elle ne regretta rien. [...]